

EMILE LYRE

LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE

Premier et second livre



Poésie / OR EDITIONS

DU MEME AUTEUR

Anthologie volume 1, OR EDITIONS, Collection
Poésie, 2007, OR04.

PREFACE

La rédaction des poèmes du *Voyage philosophique* s'étale sur cinq années, années durant lesquelles Emile Lyre nous expose les étapes d'un exceptionnel voyage intérieur.

Poète inconnu jusqu'à il y a peu de temps, apparaissant souvent sur la toile sous le pseudo de 1001nuits, Emile Lyre se découvre aujourd'hui pour cette édition sans précédent d'une poésie troublante dont la qualité n'a d'égal que la force.

Structuré en deux livres, le *Voyage philosophique* est une longue dissertation sur le temps, la mort, la peur et la connaissance de soi et des autres.

Si les thèmes du premier livre sont souvent assez sombres, révélateurs de l'état d'esprit dans lequel l'auteur était à cette époque, les poèmes du second livre établissent une transition en douceur vers des notes d'espoir qui imprègnent progressivement les vers et les champs sémantiques utilisés. Le rythme agressif des premiers poèmes s'en retrouve soudain adouci par une brise lyrique plus simple, car utilisée dans une veine plus positive. L'intention se modifie au cours des pages implémentant ainsi cette vision de l'expérience selon Victor Hugo :

L'expérience est diverse et tourne bien ou mal selon les natures. Les bons mûrissent. Les mauvais pourrissent.

Composés dans des périodes difficiles, Emile Lyre dit de ces deux livres de poèmes qu'ils sont « exemplaires à titre d'expérience s'ils ne le sont à titre poétique ». La modestie légendaire de ce grand poète inadapté au monde montre à quel point le travail intérieur est puissant, sérieux, et vise à remodeler, peu à peu, au fil des pages, des intentions poétiques autodestructrices en un matériau plus lumineux, résultat du début de la transformation alchimique du plomb en or.

« La poésie, nous dit Emile Lyre, est un instantané des sentiments intérieurs, sentiments que j'aurais pu ne pas avoir au regard d'un passé très lourd à porter. Je sais que parler d'une enfance difficile a un côté archétypal que je n'apprécie pas beaucoup, mais ces poèmes démontrent une lutte intérieure continue pour, souvent, uniquement se considérer comme l'égal des autres, pour outrepasser les traumatismes originels et retrouver la beauté et l'amour au travers des mots assemblés selon les règles, parfois insensées, des sentiments profonds ».

Emile Lyre, fin connaisseur de la poésie surréaliste, s'est inspiré des techniques poétiques de Breton et consorts tout en désirant rester proche d'un discours direct, parfois brusque, dans le but évident d'être lu et d'être *utile* au lecteur, « le sens étant à mon avis prédominant dans ma poésie sur l'image ».

Ainsi, le *Voyage* est « philosophique », soit il est originellement « intellectuel », même si le cœur affleure, transpire et saigne dans la plupart des poèmes et va jusqu'à trouver ou retrouver sa vraie place dans la fin du second livre. Emile Lyre ressent ce poids de l'intellect comme un genre de tare : « l'être intelligent doit cultiver son cœur, et c'est pour lui plus difficile que pour l'être de cœur de cultiver son intelligence ».

Les deux livres de poèmes qui suivent montrent cette transformation qui parfois se fait dans une violence intérieure à la limite du supportable. « Le combat intérieur est le commun de tous, qu'il soit poète ou pas, nous dit Emile Lyre, mais utiliser ce combat à des fins positives est le vrai défi de la plupart d'entre nous ; car s'il est facile de se détruire ou de se nier, il est beaucoup plus complexe de se construire et de se rendre meilleur, de découvrir la lumière en soi ».

Ainsi, on voit le poète agresser le monde et lui-même dans un même mouvement destructeur ; puis, il se ravise, se posant la question du monde *en* lui-même, acceptant la remontée des étapes noires de sa vie et de cette violence intérieure si profonde, si longtemps refusée, refoulée, niée, « le but étant de devenir un homme *normal* », nous dit-il.

Puis vient la prise de distance : et si tout cela n'était que mensonge de soi à soi ? Et si la névrose faussait la vue de la réalité ? Et si le grand blessé de la vie était le poète lui-même ? Et s'il était un être inadapté aux sentiments et pourtant sur-adapté à l'amour des mots et à leur

composition ? Et si la thérapie de l'être passait par cette cure intérieure faite de mots et d'images poétiques placées sur des sentiments comme des représentations approximatives ? Lyre, suivant les traces lumineuses d'un Rûmî, change sa relation au monde dès lors qu'il change sa relation à lui-même.

Posant la question du savoir, des concepts il recherche ce sens caché derrière les choses. Et derrière les phénomènes de sa propre vie. Ainsi dit-il : « nous, les poètes, sommes des *ésotéristes de nous-mêmes*, nous cherchons par le langage poétique à trouver le chemin vers notre vérité intérieure ; cela passe par faire remonter, puis transcender les images fausses que nous avons de nous-mêmes et du monde, pour faire surgir la beauté ». Inspiré par Michaux, Lyre creuse en lui-même, perforant les « plafonds » et les « voûtes » afin de trouver cette lumière à la fin du second livre.

Œuvre poétique majeure d'Emile Lyre, les éditions OR sont aujourd'hui fières de présenter dans leur texte intégral, ce concentré exemplaire d'une expérience du monde qui chemine du plus sombre au plus lumineux côté du poète vu comme archétype verbalisant de la douleur et du destin de chaque être humain.

Gaston-Norbert Ubrab, Cannes, Noël 2006.

LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE

Premier livre

2001 - 2003

I. INTRODUCTION

Je voudrais rouvrir les blessures du temps et de
l'espace

Chercher dans les limbes la raison de la peine
Chanter en hurlant les cristaux de haine
Qui s'accumulent tandis que le temps passe

Je voudrais faire le point de tous ces principes
Qui fondent notre vie sans que nous les
connaissions

Qui font du monde de nous et de nos passions
Des coquillages vides aux fausses allures de
pépites

Je voudrais atteindre une fois pour toutes la cime
De cette essence brûlante qui coule au fond de la
terre

Qui montre les limites et nous traîne au cimetière
Des idées reçues agitées par les mimes

Je voudrais dissoudre les spectres agissant tout
au bord

Qui gardent les barrières des mondes inconnus
Quand de tous les guerriers les derniers ont chu
Abattus par les sinistres âmes communes de la
mort

O nos questions si proches de celles des siècles
passés
O magie des reflets entrevus dans tous les
miroirs
O appartenance aux lois de toujours O hantise de
boire
Le sang des crânes d'art et du plaisir des
trépassés

Je voudrais enfin ouvrir les heures sombres de
l'au delà
Regarder dans les yeux les sinistres faces
décomposées
Factoriser dans l'absolu les lames des heures
volées
Et trouver l'essence que le divin un jour appela

O voyage infernal vers les sombres royaumes
Où dorment les créatures les plus
incompréhensibles
Le monde a perdu là-bas ce regard sensible
Car l'homme a depuis toujours déserté l'hui des
fantômes

Qui habite séant nul ne le sait plus
Un monstre vaniteux ou une poussière d'azur
Un vilain pauvre ère au coeur pur
Qui perdit tout un jour et se retrouva nu

A moins que dans les murs ne se cache un venin
Monstre creux et semblable à une icône
Dégueulant la poussière il se penche pour
l'aumône

Et demande aux vrais yeux quelques pièces
d'étain

Car au delà de la métaphore
L'autre nous contient ainsi que nos contradictions
Il est temps de sortir quelque peu du jeu de la
fiction
Et de l'image vite faite qui masque et endort

C'est la quête du vrai de l'absolu qui ici s'entame
Le vert et le sang le feu qui brûle la chair
L'aventure aura goût de sable et de poussière
Et seuls les déjà fous survivront à la flamme

Je voudrais une fois encore me taper la
montagne
La plus haute du monde et cela sans vergogne
Je n'ai pas peur de la sale besogne
Je dois quelque part éteindre ma hargne

Et qu'importe si je péris sur les flancs de la douce
La mort ne peut pas être pis que l'angoisse
La douleur constante qui envahit et froisse
Les moindres secondes des minutes qui gloussent

Car de public je n'ai point tout comme de
comptes à rendre
C'est la santé mentale de mon être que je joue
au poker
Dans ma fusée minable je pointe sur la terre
Le précipice béant qui se tend à se fendre

C'est la cavalcade que je mène seul
éternellement
Comme tout explorateur peut-être ne
reviendrais-je
Jamais et alors on dira mirant la pointe de neige
Il voulait rouvrir les blessures de l'espace et du
temps

II. UN PAYSAGE ABSTRAIT

Un paysage abstrait se dessine à ma fenêtre
Mon clone me mate l'eau à la bouche
Dieux sait ce qu'il regarde l'ombre peut-être
Des vagues d'eau inerte tombant de ma douche

Son visage se décompose tout à l'heure
Tandis le bain exhale d'orthogonales vapeurs
Le chant des sirènes mathématiques a cessé
Me voilà éparpillé sur le sol comme après la
fessée

Une lune brille au loin sur l'horizon
Elle tient comme sur un fil qui hérissé
L'ombre des chemins qui tapissent
Mes murs de briques de ma prison

Elle joue avec mes nerfs tantôt s'écartant
Tantôt rapprochant son nuage de parfums
vénéneux
Elle est belle et douce et pourtant
Sa lumière blanche est la raison du soir
ténébreux

Clone où es-tu allé promener ton esprit miteux
Quand de l'espoir tu nourris les impertinences
Où as-tu vu que cultiver l'évidence

Urge l'éradication des funestes jeux

Pendant tout ce temps passé à regarder la ligne
Et le disque tourner autour des centres de
contrôles

Mes sens exacerbés tout à tour s'enrôlent
Dans l'absurde position du quotidien indigne

Le désert me séparant de l'horizon
Combien de lieux dois-je encore parcourir
Pour pulser une fois encore avant de mourir
Nourrissant les chacals de mes maigres moignons

Je fais encore un pas dans l'abstrait paysage
Afin de feindre la sortie de la cage
Dans le temps j'en eusse pleuré
Mais la géométrie m'a par trop apeuré

Oh les concepts s'orthogonalisent
Aux frontières de mon modèle
Et gisant auprès des belles
Courbes C2 que mes sens élisent

Soudain les courbes m'envahissent
Et je me consume d'enflant voisinages
Les mondes en croissance nécrophagent
Les pulsions abstraites de ma tête qui crisse

L'air vient à manquer sous la pression
Les règles contraignent à rester dans cette
pensée
Et sur les ruines de l'oppression
J'irais bientôt cracher et danser

J'ai beau me concentrer sur chacune d'elles
Elles sont trop nombreuses pour être attaquées
de front
Et pour le pauvre que je suis contraint dans trois
dimensions
Je me dois de ruser pour ne pas tomber dans
l'hyper-escarcelle

Soudain plus rien n'existe
Je flotte au dessus du monde ancien
Ma raison suit la piste
Du monde des mondes qui se contient

III. MON PURGATOIRE

Mon purgatoire est rouge comme le sang
S'y baignent les astres les plus divers
Le long des éternels hivers
Comptant les jours par mille et par cent

Mon purgatoire est l'ancre du philosophe
Le besoin de créer des âmes dans des coques
vides
La peine et le plaisir puis le dégoût de la strophe
La volonté atroce d'ensemencer les terrains
arides

Mon purgatoire est un lieu de destruction
Où les principes éclatent et me blessent
Les explosions légion tressent
Des fils tranchants dépeçant mes pulsions

O purgatoire obligé où les spectres du passé
Se dessinent à mesure que le temps s'écoule
Le sable me recouvre aux rythmes ressassés
Des feuilles mortes que les années écroulent

Le purgatoire on y revient toujours
Mais surtout n'y restons pas
La peine s'accroît sous les jours
La folie y précède le trépas

IV. A LA RECHERCHE DU CONCEPT

Il y a longtemps je recherchai le concept
Braqué sur les restes de mon éducation
Je pensais sortir ma pensée de l'étron
En suivant ce mirage inepte

Puis je m'aperçus guidé par la mathématique
Que du concept je ne savais rien définir
Qu'aucune idée ni véritable optique
D'approche ne s'ouvrait aucun devenir

J'ai donc balayé large lu les grands écrivains
Mangé de la philo des maths et de l'ordure
Pensé plus que de raison sur des chemins vains
Craqué des neurones sur des modèles obscurs

Comment cela il n'était pas possible
Que les génies du passé n'aient pas tranché
La question du concept mot emmanché
Dans les affres interrogatifs de l'indicible

Je vis beaucoup de fantômes
Subit beaucoup d'angoisses de philosophes
Des gens postulant ce qu'ils démontrent bof
Des prisonniers de leurs propres aumônes

Puis un jour je laissai de côté les tentations

De trouver en les autres la solution à mon
problème

Les toutes dernières manifestations
Sont les cadavres d'un matin blême

Car j'ai aussi tenté les êtres vivants
Enfin vivant est peut-être un bien grand mot
Les êtres qui bougent et ont le sang chaud
Mais sont souvent loin des parfums enivrants

La pile de livres est devenue poussiéreuse
Des fantômes l'habitent toujours
Ils rabâchent leurs stances au fil des jours
Sans trouver aucune position heureuse

Comment vivre sur ce charnier d'idées
Sans vouloir une fois pour toutes
Trancher dans les vifs doutes
Qui pourrissent la substance des journées

Bien sûr il faut prendre garde
A la folie qui traîne dans les dimensions
Juste à la limite des horizons
Que les balises des religions gardent

Mais ici plus question d'école
Plus de sacro-saints principes à respecter
Plus de vaines contraintes héritées
Des doctrinaires et machines folles

Le concept est donc la première pierre
d'achoppement
Du travail de sape que j'entame

Visant à briser le principe quand il ment
Et apporte des conséquences infâmes

Le concept n'existe pas en tant que tel
Il n'est pas suffisamment défini
Il est la mauvaise réponse à un vrai problème
Et structure actuellement le fini

V. JE REFUSE

Je refuse de croire un seul instant
Qu'il n'existe que deux types d'infinis
Celui des entiers dénombrable et celui
Des réels et que tout le monde est content

Je refuse de croire que les mathématiques
Qui ont fait progresser la pensée jadis
Et surtout le monde de la logique
Ne soient aussi progressistes
Qu'elles ne le furent auparavant
En effet noyautées par les écoles
Et les principes de plus en plus navrant
Elles ont rivé leurs églises au sol
Que reste-t-il pour l'amateur de logique
Trois dimensions véritablement closes
L'une est la société qui vit de politique
L'autre est l'abstrait scientifique et ses gloses
Le troisième enfin reste de temps passés
Est la religion et ses relents putrides
D'aliénation du temps où étaient dictées
Par elle les règles de la vie livide

Je refuse de croire que ce sont les seuls chemins
Partirais-je à mon tour en religion ou croisade
Prenant dans cette voie la même calade
Que celle que je condamne sans fin

Tout combat est une doctrine disent les sots
Il engendre les mêmes vices que ceux qu'il
condamne
Et les adeptes à l'envi se damnent
Dans l'ancre des stériles et identiques assauts

Je refuse de me soumettre à une autorité
formelle
Sans en avoir discuté les principes
D'hériter de ma position sous ses ailes
Une pluie de règles illicites

Je refuse de me vendre au plus offrant
Sans rediscuter chaque point de l'évaluation
Sans au moins prendre pleinement
La conscience des travers abscons

Je refuse de me taire lorsque les règles
M'autorisent à ouvrir ma gueule
Je refuse les compromis veules
Des moutons en sommeil qui bêlent

Je refuse d'entrer en religion
Pour un dieu ou pour un con
Pour un contrat ou une aumône
Pour la servitude à l'idée ou à l'homme

Je refuse de devoir être bête et discipliné
Quand je pourrais user de ma cervelle
Je refuse de ne pas comprendre et
De me borner à mirer connement le ciel

VI. A L'APPROCHE DES AUTRES

A l'approche des autres les vents sont contraires
Ils tonnent vers l'horizon les plus grands écarts
Mangeant les pour et contre dans leurs regards
Et criant à tue-tête lorsque l'esprit se perd

A l'approche des autres pendant des ères entières
Je fus protectionniste car trop souvent blessé
Je restai sur mes gardes ne sachant que penser
Quand le coup bas venait si violent par derrière

A l'approche des autres je luttai encore et encore
Pour tenter de me prouver que mes problèmes
Etaient basés sur eux et sur leurs faux barèmes
Sans réaliser l'étendue troublante de mes torts

A l'approche des autres je vis renouvelée
La vie dans les yeux fauves et dans leurs actes
Je vis que chacun d'eux avait signé un pacte
Etrange qui ne cessait de m'émerveiller

A l'approche des autres à la fin des batailles
Je rencontrai enfin des êtres normaux
Rares certes mais renvoyant à grosses mailles
Une image stupéfiante de mon livide ego

A l'approche des autres je tentai d'adapter

Mon discours à chacun et de jouer la prudence
La circonspection faite loi de circonstance
Quand chaque moment glisse sur un fil aiguisé

A l'approche des autres je cherchai et trouvai
Ce que je ne pensais pas possible en un sens
J'avais trop souvent confondu les essences
Et pour un rien je me trouvai soudain navré

A l'approche des autres je connus l'amour
L'amitié le respect et autres conneries
Que l'on lit dans les livres et dont certains se
rien
Jusqu'à ce qu'on se voit en con aveugle et sourd

A l'approche des autres je m'usai prudemment
Ne me livrai jamais à part une fois seule
L'exception fut de taille malgré la loi bégueule
Et je payai le prix fort fort brutalement

A l'approche des autres tout fut une découverte
L'être en soi aussi bien révélé par miroir
Les autres voyant germer les graines noires
Et les fleurs surgir de l'âme encore verte

A l'approche des autres tout est encore permis
Mais comme un spectre le problème global
demeure
Il est l'apanage des êtres que le monde a maudit
Et qui approchent les autres tandis que le temps
meure

VII. LES PENSEES DIABOLIQUES

Les pensées diaboliques s'ornent de jeux cruels
Quand les combattants poussent le vice jusqu'au
mal

Ils s'ouvrent les entrailles et emballent
Les flux de purée noire sous des habits charnels

Les pensées diaboliques éructent leur venin
La mort rode et palpe les corps encore chauds
Bavant sur le sexe des anges blanchis de chaux
Sur le sang des âmes lovées dans leur chagrin

Les pensées diaboliques appellent le meurtre
coloré

La vanité des spectres perdus se dessine à
mesure

Que le temps étreint de sa poigne de démesure
Le cadavre moite qui jouit sur l'icône dorée

Les pensées diaboliques génèrent l'arborescence
Des cadavres en arbres répartis sur des niveaux
La mort n'est que le début après l'échafaud
Des mains se frottant jusqu'à l'incandescence

Les pensées diaboliques sont pilotées à distance
Elles sont notre malédiction commune
Notre souffrance quotidienne notre absence

Notre sort est décrit dans d'anciennes runes

Les pensées diaboliques nous métamorphosent
En monstres avides et de sang assoiffés
Notre pouls s'accélère à mesure qu'explorent
Nos entraves irréparables aux règles incrustées

Les pensées diaboliques nous font faire souffrir
Les plus faibles que nous sous l'occasion
Dans nos yeux fous qui poursuivent l'action
Nous les voyons mourir avec l'envie de rire

Les pensées diaboliques nous encerclent et nous
lient

A ce magma brûlant qui chauffe nos entrailles
A ces plaisirs violents qui notre âme entaille
De mille coupures rouges aux gouttelettes salies

Nous brûlerons un jour dans le monde du
dessous

Torturés éternels hurlant d'atroces suppliques
Payant les conséquences des plaisirs saouls
Que nous devons à nos pensées diaboliques

VIII. FANTASIE

Une fantaisie prit soudain l'humanité
Prouver l'existence de Dieu avec la logique
Trimer à développer des outils hiératiques
Oublier un bon peu la lourde humilité

Alors les champions prêts à en découdre
Avec leurs pairs plus qu'avec l'entité
Se battent à coup d'« ubiquité »
D'« éternité » et autres magiques poudres

Leur acharnement à la tâche a quelque chose
De mystérieux ils s'enrôlent dans la mêlée
Sans connaître l'adversaire éthéré
La cible inaccessible de leurs joutes gloses

D'ailleurs les chevaliers des deux camps
Rivalisent d'efforts et de ridicule
Accumulant bévues et s'assommant de bulles
Pensant que de la lie surgira le Volcan

Puis pour quelques siècles le combat s'éteint
On songe aux fondateurs reposés en terre
On s'esclaffe devant la beauté des parterres
Des fleurs encloîtrées où tout paraît si saint

Et soudain la fantaisie redémarre

L'existence de Dieu devient le vrai problème
On reprend les outils et tout le tintamarre
Pour rouvrir les combats d'inepties et de peines

Alors que l'on se bat contre les représentations
« Ceci n'est pas une pomme » hé non mon cher
Magritte

Les vilains pourtant en ont peur et s'agitent
Brassant l'air printanier retranchés en bastions

Une fois les représentations détruites
D'autres apparaîtront comme des phénomènes
Prétextes aux rudes bains de sang que l'on aime
Chez les fendus des doctrines écrites

Alors que la dimension abstraite
Du problème est dans ses fondements
Qu'importe que Dieu soit ou non vraiment
Des gouffres infranchissables nous séparent de
Sa tête

IX. LE MODELE

Une courbe gracile me hante sans raison
Le brouhaha retrouvé je me réjouis
D'avoir tant attendu mirant mes oraisons
Maintenant qu'égoïste en plume je jouis

Je regarde le passé le chemin accompli
Un beau démarrage selon un point de vue
Pour la société ou bien ses m'as-tu-vu
Dont je croise souvent les regards aigris

Mais le chemin devant moi est l'aube fabuleuse
Le monde à rebâtir à révolutionner
Chercher derrière les spectres les projecteurs
cachés
Enjamber le temps et ses vapeurs fumeuses

J'entrevois les nuées et les miasmes beaux
Des parleurs d'alcôves des paons de corridors
Les mêmes qui magiquement imitent le rat qui
dort
Devant le grand problème et tous ses placebos

Je vise dans les mots et les faces des autres
Des archétypes vains qu'il ne faut pas suivre
J'avais beau lutter en tentant de survivre
Aucun modèle réel pour lequel je ne me vautre

J'ai cherché pendant de longues années
La substance cachée derrière le mensonge
Derrières les parures affublées aux songes
Le modèle ultime adoré et fané

Cependant le sort fut un peu moins clément
Les livres s'accumulent laissant de la poussière
La musique s'enlise et peu à peu s'enterre
Et le chercheur crie pour n'être point dément

La folie me gagna que dis-je me gagne encore
Des accès de violence me font tout détruire
J'envisage le temps comme une âme de mort
Retenant la bête intérieure d'en rire

Alors pas de modèle le vers est donc en fruit
Il faut éradiquer ce principe trop rude
Pour entrevoir la vie après un interlude
Comme le héros conscient et fier qui n'a pas fui

Il me fallu donc reconsidérer d'une autre façon
Les ficelles naïves les engrenages faciles
Les logiques qui gâtaient mes agrégations
Me hantant sans raison d'une courbe gracile

X. APRES LE COMBAT

Après le combat tout est vide
Plus rien ne semble exister
Les mots sombrent en vanité
Les yeux deviennent arides

Après le combat les corps sont las
Entrelacés et violacés
Comme des viandes lacérées
Que le temps abat

Après le combat la force manque
Pour revenir à l'assaut de celle
Qui luit et étincelle
De Stockholm à Salamanque

Après le combat viendra le sommeil
Pur d'étoiles et de poussières cristallines
De chevelures dorées et de passions divines
D'embruns verts tendres aux flancs vermeils

Après le combat viendra un autre amant
Le regard vif et l'armure luisante
Mirant le champs de bataille et ses pentes
Avant la grande mêlée et le grand bain de sang

Après le combat viendra l'amour

Violent dans la forme et dans ses lignes noires
Peuplé de fantômes aux courbes d'ivoire
Et de sueur glanée dans les lutttes de parcours

Après le combat est un combat nouveau
Le sphinx régénéré aiguise son attirail
Hurlant sous la lune ronde et ses caveaux
Le combat éternel dont tous se raillent

XI. LA PERSONNALITE DE L'ARTISTE

L'artiste n'a pas de personnalité
Il les a toutes étant un être poreux
Il se gorge aux sources des crânes hideux
Filtrant à travers lui les flux de banalité

L'artiste n'a pas de nom pas de lendemain
Il est asocial et peut survivre seul
S'il ne le peut pas la mort de ses deux mains
Jettera aux cendres lui et sa grande gueule

Il n'a pas de futur balisé par les lois humaines
Il n'est personne et est tout le monde
Tout à sanctifier et tout immonde
Il est le cristal par lequel arrive la peine

L'artiste se moque des modes et de leurs avatars
Il court toujours après d'atroces chimères
A l'odeur de safran et de chants d'Homère
Il est la conjonction de grands courants bâtards

L'artiste est égoïste et pourtant
Rien n'est plus philanthrope que sa dévotion
Car s'il méprise l'individu pour autant
Il se voue à l'humanité et au monde fait nation

L'artiste est destructeur de son voisinage

Il peut enterrer les plus optimistes
Il a l'auréole maudite qui brille au front des sages
Et la malédiction des plus graves pessimistes

L'artiste ne sait pas de quoi sera fait demain
La création est un vide absolu qui se remplit
 brusquement
La recherche est vaine et le tégument
Est ancré comme un poison dans son cœur
 d'airain

L'artiste est joueur la tête cramée
Par des symbioses trop poussées avec les
 phénomènes
Par des abstraites confusions et des pierres en
 diadèmes
Scintillant le long des anneaux des planètes
 aimées

L'artiste est le plus dur des coeurs et le plus
 tendre amant
Il est tout blanc et tout noir et cela à chaque
 moment
Il détruit toujours plus qu'il n'a jamais construit
Ses oeuvres sont les piteux témoins des pleurs et
 cris

Des champs de batailles qu'il traîne à ses pieds
Des bouteilles métaphysiques sonnantes comme
 des mouettes
Des pirouettes d'entubages des cadavres à moitié
Morts mais respirant encore du gouffre les
 miettes

Que le feu soit dans l'orgie sexuelle complète
Que ces ébats soient notre dernière fête
Que l'avenir nous voit sous la forme ubuesque
Que les femelles se touchent et deviennent
succubes
Que les mâles s'ébattent et se découvrent
incubes

Dès lors comme dans le plus grand tripot du
monde
La fange sera notre quotidien et l'immonde
Garant de nos rapports couvrira le vide courant
L'atmosphère méphitique le pas des rats
rampants
Qui pleure de nos têtes comme une coulée de
sang

XIII. L'INCOMPLETE REPRESENTATION

Au détriment des couloirs poussiéreux
De ma bibliothèque rêvée
Les sentiments s'agrègent en amas glaireux
Exhalant l'odeur de la pâte trop levée

Au détour d'un chemin quelconque du labyrinthe
Les fleurs noires poussent sur les livres
Putréfaction subtile racines de poison ivre
Qui joue avec les sens d'un éventail de feintes

Quelques champignons hallucinogènes
S'empêtrent dans les étagères
Germant chez les apothicaires
Pleurant sur les reliques du dieu Diogène

Il faut parfois se battre avec les lianes
Qui peuplent le monde des mots et des livres
Un homme bien armé par le savoir délivre
Soudain un secret sombre au parfum de badiane

Il faut faire attention de ne pas prendre racine
Les plantes poussent si vite sur les encyclopédies
On a trop souvent vu surgir la glycine
Pour engloutir le tendre fou qui lit

J'ai trouvé mon ouvrage sur un rayon pourri

Il engendre des nuées de cosmique poussière
Me projetant dans les affres des astres éther
Qui peuplent les interstices où les courbes ont
souri

Il est pénible de tourner les pages
Chacune d'elle pèse des millénaires
Et bien que mon regard se change en mirage
Les feuillets disparaissent dès lors qu'on les
vénère

Je plane désormais au dessus d'un puzzle
Une conscience obscure me tient lacé en l'air
Au dessus des armées de mes congénères
Chacune occupée à sa survie seule

O combien il est agréable de mirer la lune
Je vole dos à la terre ne sachant plus vraiment
Où est l'endroit où est l'envers où est la rune
Du grimoire qui me repousse comme un aimant

Bientôt ma photo ornera les pages du parchemin
Dessinée par les moines et leurs patientes mains
Environné de démons et trônant dans l'enfer
Je sourirai contraint par la plume de fer

Le destin est terne sans lumière éternel
Parfois un barbu iconoclaste me regarde l'oeil
suspicieux
Partagé entre la volonté de brûler le tableau
vicieux
Et celle de conserver le manuscrit charnel

Le bouquin claque quand le vieux le revoile
Entre les démons coincé dans l'enluminure
Mon futur est celui du prisonnier de la toile
Sous la pression fine des croqueurs de fémurs

XIV. UNE NOUVELLE MUE

Sur la sinusoïde des impressions qui monte et
redescend
Des gravas se forment encore faits de lave en
fusion
Ils brûlent et attirent les mauvais sentiments
Peine mort amour déçu telles sont leurs chansons

L'horizon alors pris d'un désir ivre
Tremblote et part au loin là-bas
On court en vain afin de le suivre
Pour garder le repère que le temps abat

La nausée peut surgir de cette ondulation
Les principes tout à coup ont éclaté en pièces
Nous chutons dans un vide qui n'a de cesse
De s'ouvrir béant sous notre agitation

Frénétique est l'envie d'en finir une bonne fois
De jeter l'éponge démoniaque qui nous lie à la
vie
De stresser un peu les plus grands interdits
De conclure ce vertige dans l'abîme de la foi

Pourtant pendant la mise en place
Les sentiments rodés ont repris le dessus
On mate le concret imagine le reçu

Ce que l'on lèguera et sa face dans la glace

Après tout à quoi bon oui on s'est fait peur
On a voulu en finir pour de bon tout à l'heure
C'était pour quoi au juste une inepte rengaine
Qui n'a plus d'importance qui est soudain si vaine

Le miroir se gausse de nos hésitations
Nos yeux à la fois acteur et premier public
Regardent la face qui doute emplie de ses tics
Dont la plupart s'effacent sous un sourire fripon

Mais alors tout cela n'était que rigolade
Qu'une vague de torpeur qui nous a sûrement
menée
Vers un abîme de doute où l'on voulait creuser
Une bien amère tombe une dernière ballade

Non on s'en souvient on avait des raisons
Bien sûr elles apparaissent si ténues et on perd
Progressivement la mesure de la déraison
Puis se prend d'une envie d'un lied de Schubert

Les plages se sont enchaînées sans mesure
L'amour déçu est toujours là mais plus terne
La peine est partie vers d'autres fissures
La mort pour plus tard s'enfuit en vol de Sterne

Une bouffée de vie nous emplit tout à coup
Le monde complexe est à portée de conscience
Nous revenons de loin mais voulons tout
Ce qui se peut se consommer sans patience

Il nous faut créer encore et toujours au sortir
De ce grave moment où l'on a failli
Laisse notre peau dans un pot pourri
D'impressions méphitiques qui nous feraient
vomir

Créer un petit peu chaque instant
Pour graver sur le marbre les étapes du temps
Se soigner sans arrêt le soir dans le printemps
Avoir un oeil de soi détaché du moment

L'air est si parfumé le soleil si présent
La musique est douce et le sommeil répare
Nous avons rattrapé un horizon qui part
Nous nous incarnons en acteur bienfaisant

Là réside l'essence absolue de la vie
Il nous faut créer plus que l'on détruit
Se battre toujours avec la fougue même
Au prix de la passion qui follement aime

L'horizon a vacillé laissant encore des traces
Des champs de batailles lacérés de blessures
béantes
Des principes brisés des certitudes en miettes
s'entassent
Du grand chaos est re-née une ombre géante

Ses ailes encore fragiles se déploient sur le
charnier
Des morceaux qui sont restés au fond du trou
Quelle blague de croire que l'enterré serait nous
Alors que seule la mue est ici allongée

La mue et ses atours vains et cruels tout au fond
gise
Nous la regardons en pleurant elle est nous
encore
Mais elle est si chargée de néants et de crises
Qu'on la laisse là où on aurait pu se trouver mort

Les pleurs de circonstance se terminent bientôt
Chantonçons un air suave pour les enterrements
Nos ailes toutes fraîches demandent le firmament
Et au cadavre de soufre nous tournons le dos

Néanmoins pendant le premier vol on se méfiera
Des particules du monde qui viennent se coller
Sur les appendices humains les plus bariolés
Pour mieux reculer le jour où de nouveau l'on
muera

XV. L'ABÏME

L'abîme me rejoint
Substance profonde
Des jeux vains
De miroirs sur l'onde

Moteur de la tempête
Stigmate des corps déchus
Sépulcre noir en fête
De vanités charnues

Abîme ô quotidien
Chantre des espoirs annihilés
Que de tes mains
Tu te plais à écraser

Souvent un mur cède
A la pression de mon ouvrage
Mais c'est toi abîme noir et raide
Qui hante ce nouveau rivage

Il faut alors recommencer
Un pas de plus dans le vide
Sous l'oeil des goules avides
De ce faux pas de la pensée

Un faux pas et c'est la chute

Os brisés et l'esprit rongé
Les entrailles mélangées
De cet os sans moelle des songes
Dont on a hérité
Au lieu de toucher le but

Pour les survivants l'équilibre
D'une danse incongrue sur la corde raide
Sur ce fil de néant qui oscille et vibre
Est une peine constante seul sans aide

Le sombre rameau de l'insouciance
Bravant tout
S'incruste des joyaux d'aisance
Du vrai fou

L'abîme mate le tendre
Gueule ouverte
Prêt à l'avaler le pendre
Gouffre à perte

Arrivé sur l'autre rive
Le pantin devant le nouveau mur soupire
Digérant la dérive
Du voyage sur l'abîme aux mille rires

De leur orgueil vain de l'absence de passion
Le vide comme quotidien hante l'être figé
Ne parlant que de lui étalant sa misère

Sur le rasoir-discours qui grand comme un abîme
Calme avec raison la substance nullissime
L'incapacité à se placer à faire
Evoluer vers l'avant la trame du mystère

Point de pierre à jeter point de malédiction
Ils ont depuis longtemps obéi aux grandes lois
Forts de l'irréprochable éducation
Expérience modestie ont déserté leur foi
Reste l'argent pour lequel ils se vendent

A des marchands avides négociant leur viande

Le pire n'est pas le manque d'expérience
Nous en manquons tous et sommes si loin du
sage
Mais pour qui ne souhaite pas augmenter la
substance
L'acquis venant des autres chaque jour est nuage

XVII. L'ATTENTE

L'attente se tisse de ces moments précieux
Où tout manque où les autres sont loin
Où bientôt l'on regarde dames et messieurs
Indifférent à l'heure au mal ou au bien

L'attente se cristallise toujours de la même façon
Elle est d'abord énervement ou subit relâchement
Puis elle s'adoucit à mesure que l'on entre
Dans cet état heureux dont on devient le centre

Tout autour de nous devient symbolique
Un homme qui dort une femme maquillée
Un enfant joue non loin sous un masque doré
Tandis que l'on serine d'inutiles encycliques

Le regard dans le vague l'être se réveille
Les visages se tendent dans leur naturel
Autour d'une fleur bourdonne une abeille
Trop occupée pour sentir les regards sur elle

On voit alors défiler comme par enchantement
Des paysages inédits issus des méandres
De l'ennui qui découle du fait d'attendre
On ne sait plus trop quoi tant on est patient

Sont-ce ces visages qui soudain se dévoilent

Qui offrent à nos yeux un spectacle luxueux
Celui des vrais coeurs ouverts à toute voile
Balayés par les vents contraires et nébuleux

Même vrais ces visages vont mentant
Se contenant un peu plus par politesse
Par un instinct inscrit plus que par penchant
L'être automatique se protège par paresse

Mais il nous laisse plus que de coutume
Ces amas de traits et d'organes familiers
Il fait la synthèse de sa vie régulée
Puis entrouvre une porte qui suinte et qui fume

Il n'est point nécessaire de porter un jugement
Qui sait ce qu'on voit de nous en ce moment
Qui sait de quoi a l'air notre gueule
Qui prince charmant qui serf laid et veule

Là devant nous sans pudeur s'étaient
Le fil de l'attente la bête automatique
La machinerie bouillante et dramatique
Qui se repose un peu avant qu'elle ne s'emballe

Sur les territoires de l'ombre
Certains ont tout perdu
Provisionnement le sombre
Côté d'eux qui fut
Il passe dans leurs yeux
Des graines de passé
Que pour rien au monde
On ne voudrait posséder
Des mots désagréables

Des blessures trop profondes
Des moments qui génèrent
De vilaines ondes
Des choix ratés
Des déceptions
Des bonheurs retrouvés

Leur être tout entier n'est pas pour eux
semblable
A ce que de leur personne ils auraient aimé faire
Dans leurs yeux les beaux voisins sentent l'enfer
Paraissant leur rire au nez « incapable minable »

Qui donc le leur dit ou leur fit comprendre
On ne peut être devant toujours
De ce moment d'attente au lieu de se détendre
Ils auront ressassé un passé bien trop lourd

Sur les terres du soleil
D'autres sont fiers d'eux
Ils sont le vent en poupe
La tête non mitigée
L'âme bandée vers
La direction du moment
Le courant qui porte

Ils ont le regard fier méprisant les nabots
S'érigent en statues modèles de sagesse
Carrures d'athlètes et mâchoires en rabots
Ils hantent toutes les marches qui mènent à
l'altesse

Entre les deux

Sûres de rien
Sûrs de rien
Quelques êtres pensent aux heures
A toute cette attente au poids de ces heures
Quelques regards mirent le firmament
Y voyant à des courbes abstraites
Qui s'incarnent dans l'améthyste parfaite
Parant du soleil un éternel amant

XVIII. LE MIRACLE

Ayant perdu tout attrait pour le fait d'être
quelqu'un
Battu par les vents chauds et froids comme des
balles de laine
Hanté par les mirages à chaque seconde à
chaque chemin
La dérive s'incrustait chaque jour dans la haine

Ayant perdu le goût des autres et de soi-même
Pour des chimères aux cloches de couleur
Supportant les vagues d'une récurrente peur
L'être intime nié se débattait seul blême

Etre soi-même l'archange de sa permanente
torture
Se frapper encore en encore en pensant se faire
du bien
Creuser chaque jour un fossé de pourriture
Entre soi et soi un piège de milliers de liens

Mais s'apercevoir un jour stupéfait
Que la malédiction n'est plus que relative
Qu'elle s'est induite en nous par des plaies
hâtives
Que le temps a guéri comme nous nous sommes
défaits

Ce miracle là de par son évidence
Le cœur qui parle alors qu'il avait trop été
Enfermé dans sa geôle comme un forcené
Illumine le ciel par sa prestance

Pas de rancœur au cœur certes oublié
Qui gambergea longtemps ne pouvant retrouver
Ces délices qui naguère peuplaient la vie
Et faisaient des instants des délices exquis

Ce cœur parle parce qu'il voit
Il fut longtemps aveugle froid isolé
Cerclé des barres de fer de la pensée
De la logique et des concepts froids

Mais si la tête parle et pense
Le cœur voit plus que les yeux
L'équilibre et la lutte intense
Entre eux rend le temps délicieux

XIX. LA LITURGIE DU COULOIR

Le couloir n'était pas si rectiligne
Il avait soudainement explosé en des milliers
De possibles s'évadant dans les traînées
Les uns dans les autres sans un signe

Il pouvait se devenir vie ou simple vue
Mont et nature sur un paysage fantastique
Joie des muscles force organique
Une île lointaine comme une porte de mue

J'avais pris soin de bien investiguer
Les moindres recoins après l'explosion
Savoir si véritablement le bastion
Avait abrité des ombres éthérées

En creusant le moi et les mensonges
On se heurte aux autres mis devant leur face
Ils se fuient vous accusent vous effacent
Tentent de vous nettoyer à grands coups
d'éponge

C'est bien normal après tout il faut toujours
Une tête de turc dans les autres quand on est
Un prédateur aux allures faibles et aux atours
Protégeant un cœur de glace qui toujours se hait

Les couloirs bifurquent à un moment qui ronge
Toujours ils nous ramènent au cœur de nous-
même
Pas de fuite il faut regarder quand même
Le miroir tourbillon de nos intimes songes

Je te regarde glace froide je me regarde en toi
Je vois des yeux ténébreux d'où les étincelles
D'illusions ont été enfouies sous les ailes
De l'armure du cœur scarifié de bois

Hier pourtant des yeux ont tout vu en moi
Ils ont sourit sans arrière pensée
Me donnant un instant de pur émoi
De bonheur radieux pour me panser

XX. VOYAGES

I.

Au fond de mes poubelles
J'ai trouvé des diamants
Au fond de ma cervelle
Des monstres errants

Au fond de mes poubelles
J'ai trouvé de la peur
Glacée dedans le gel
Du temps craquelé d'heures

Au fond de mes poubelles
Il y a avait des fantômes
Chantant la ritournelle
De mes combats de même

Au fond de mes poubelles
Je trouvais de l'amour
Aux parfums éternels
Gâté par les vieux jours

Au fond de mes poubelles
Des figures de déesses
Des ombres de princesses
Des images irréelles

Au fond de mes poubelles
Il y avait la violence
D'un traqué en transes
Armé d'un scalpel

Au fond de mes poubelles
Les entrailles brillaient
De la nuit sans soleil
Au jour des moins gais

Au fond de mes poubelles
Il y avait un éclair
Un signal du ciel
Qui foudroya mes nerfs

Au fond de mes poubelles
Il y avait l'oubli
La mer de l'ennui
Et ses îles éternelles

Au fond de mes poubelles
J'ai retrouvé la vie
L'ombre que martèle
Le soleil ravi

Au fond de mes poubelles
J'ai respiré l'air pur
De joyeuses étincelles
Crépitant dans l'azur

II.

Le désert approche et fait face
A ma gueule paumée émotive
Je râle comme une locomotive
Regardant mes pas que le vent efface

Le désert je le traverse assoiffé
Profitant des comptoirs où les caravanes
Disposent les alcools en pavane
Dans mon esprit ivre de vapeurs embrumées

L'oasis est rare et le reg aride
J'ai tendance à croire qu'elle n'est que légende
Au monde des cailloux je montre mes rides
Les laissant dans mon dos de peur que l'on me
pende

La belle oasis furoncle improbable sur cette peau
lisse
Je la rêve en mirages en trébuchant au sol
Je l'invoque en gueulant lorsque sous mes pieds
crissent
Les grains de mes larmes de sable que le vent
étiole

Les dunes sont le plus pénible azur
L'horizon a fui et avec lui le repère
L'ami fidèle vers qui court l'homme pur
Sans comprendre l'éternelle distance amère

Ici dans les remous des vagues de pierres
 minuscules
Point de constellation terrestre où caler son
 regard
Que des mottes funestes où les pieds s'égarer
Croulant et titubant dans un constant recul

Je voudrais surfer sur ces ondes
Elever ma douleur des synclinaux stériles
Eviter qu'au soleil passion énergie fondent
Pour que je me consume en un battement de cil

Parfois dopé par les terrestres vibrations
Ressenties les nuits de solitude
Accablé par le gel mes membres extrudent
La semence du jour en un vol de dragon

Oiseau improbable je gravis les dunes
Survole sous le soleil de plomb les risées de mort
Déchiffrant sur l'océan de sable les runes
De ma seconde vie qui comme un mystère dort

Cette vie je l'appelle parfois au désespoir
Parfois avec des chants aux souvenirs marins
Du temps où je voguais dans mon vaisseau
 d'airain
Parfois je la construis à la sueur d'espoir

Le voyage au long cours a cessé le long de ce
 marais
Un marais asséché par les larmes fuyant mon
 corps
Distillé par les rayons mortels dont je me parais

Je trimballe ma momie sous la voûte qui dort

Quelques roses de sable clignent de l'oeil soudain
M'encourageant à changer de tactiques
Mes amies aux parures angulaires mythiques
Brillent d'un éclat franc leur appui serein

Souvent le sable en tempête
Profitant de ma détresse
M'enterre
Totem de pierre mué en bête
Sous le joug je m'affaisse
Solitaire

Des engelures me parent de leurs inventions
subtiles
Comme un rocher plat je suis partie du tout
Peau dessus la peau craquelure stérile
Je me fonds en crevasses excavant de grands
trous

Puis il est temps de reprendre la route
De croire à nouveau à l'oasis que gâte
L'esprit contradictoire qui pousse ma déroute
Mais qui met tout en oeuvre pour que celle-ci
rate

Je patauge une fois encore dans la vase ensablée
Dans les dunes maudites toboggans infernaux
Roulant comme un caillou dans leurs déments
rouleaux
D'où les dauphins de pierre sautent en nuées

Mes amis du désert me suivent invisibles
Je charme les mirages et les carcasses osseuses
Je cure mes dents pierreuses d'une côte fissible
Parant de lumière mes sueurs poisseuses

Arrivé aux frontières je hurlerai de joie
Vainqueur de l'infinie mer où se noient
Fanatiques du cœur et vaisseaux affables
Attirés aux écueils par les sirènes de sable

Un jour j'atteindrai l'autre rive
Je terminerai l'ardent et rude voyage
Sculptant au sein de mes failles au visage
La blessure éternelle du regard en dérive

XXI. EPILOGUE

Dans le feu des guerres contre soi-même
Dans l'incessante quête d'objets inaccessibles
Dans le fantôme de l'être qui aime
Dans les tourments de l'âme indicibles
Le voyage s'achève

Bien des périls sont en ce lieu survenus
Des périls de l'amour générant des gouffres
Des périls de pensée en territoires nus
Des périls de l'âme dont le sang souffre

La vie me fit d'abord solitaire des limbes
Différent des autres et objet de risée
Je vis jaillir des proches la haine que nimbe
Les projections brutales des cours de récréée

Endurci par les chocs suivant un devenir
Parallèle à ceux qui m'avaient rejeté
J'ai pleuré en silence rêvant d'une piété
D'une la paix de l'âme en forme de sourire

J'ai développé les autres sens objets de mépris
Douleurs de mon silence enfants de mes cris
Mes poings se sont cognés aux murailles
invisibles
Qu'établissaient les autres en me rendant risible

Un jour je trouvai l'amour véritable
Je le choyai en moi le projetait sur l'autre
Rejouant les même erreurs ineffables
Du grand jeu de l'amour que je croyais faire
nôtre

Dans une bêtise aveugle je reniai mon passé
Piétinant dans la lie une à une patiemment
Mes attaches profondes dans un aveuglement
Qui d'acharnement devenait meurtrier

Meurtrier de moi-même je jetai en pâture
A l'intellect un jeu de cartes faussées
Afin que la labyrinthe aventure
N'ait pas de sortie dans la vérité

Je suivis des courants tentais de les comprendre
Faisant mes premières armes en face du délire
Attaquant le géant de mes mains sans sourire
Mordant dans le cadavre pour ne pas me pendre

Dans le fondu du ciel noir très loin au dessus
Un flux visqueux m'enchaînait au rivage
Ma nage de panique cachait mal le naufrage
De cette plaisanterie par moi-même élue

Précipité ainsi dans le courant sauvage
Je voulais que l'esprit l'emporte sur moi-même
Ivre de logique je choisisais mes chaînes
Afin de m'attacher plus encore à ma rage

Je combattais sans cesse dans les rues
 sournoises
Creusant de plus en plus le fossé séparant
Je voulais dynamiter le monde

Puis je tombais dans les affres inéluctables
D'un coup que seuls les livres narrent
Qui n'arrive qu'aux autres et sont traités de
 fables
Qui a goût d'arsenic et de divin nectar

Je chus dans le grand précipice
Prendre comme en ouragan le contrecoup
D'années de lutte contre le cœur à bout
Intérieur détruit par impacts factices

Comme toujours en ce cas il arrive qu'on tombe
 mal
L'autre encore une fois fut par trop cérébrale
Pour ma part venant d'une extrémité de la bise
Le zéphyr me rendit aux confins de bêtise

Vouloir renier l'amour je l'ai pensé combien de
 fois
Combien de fois mon esprit torve arriva à
 l'évidence
Reniant par dessus tout mes racines d'enfance
Mon amour du monde et de son éventail de roi

Mais le corps se réveille tout comme le cœur
Si celui-ci sommeille en dedans comprimé
Il explose aussi vite qu'un homme dynamité
Refluant tout à coup le mercure des heures

Errant dans ce monde sans plus aucune racine
Je n'étais que le spectre de mon spectre mort
Bouillonnant sans contrôle dans ma marmite
Mon cerveau cuit à l'eau me sortait des orbites

Au bord du précipice un indice influa
Un choix d'interstice aux frontières du trépas

Dès lors le vrai voyage commença enfin
Ce voyage adoré de l'âme sur le Styx
Ce voyage avorté qui en fait ne consiste
Qu'à monter sur la barque et rebrousser chemin

Le passeur à l'époque fut un peu surpris
Sage il ne dit rien devant ma noire folie
Ramenant le canot vers le rivage vivant
Il me fit au revoir « ce n'est pas le moment »

Aussitôt sur la rive que déjà l'équipage
Appareillait pour de nouvelles terres
Pris soudain d'un vilain mal de mer
Je sautai par dessus le bastingage

Là sur mon île désertée par tous
Une île que par mes soins j'avais close aux
rôleurs
J'entrepris de fouiller le sol meuble dont l'odeur
Me révoltait en me fichant la frousse

Je creusai et creusai grattai des pages entières
Je fis mon procès tour à tour juge avocat
Echangeant les toques et emboitant le pas

Aux sordides détails des courantes affaires

Je vis enfin le début d'une lumière
Mais comme elle était loin hésitante tenue
Le chemin s'allongeait à peine parcouru
Bifurquait sans cesse en ramifications guerrières

Tout alors pris place peu à peu
Comme un puzzle s'emboîte le bon vieux temps
revient

Des souvenirs en une masse bleue
De nostalgie et sentiments humains

Les combats depuis lors furent des épisodes
Assez indolores sans saveur ridicules
Tout au plus flottent-ils comme des animalcules
Dans les marais de l'âme en éternel exode

J'ai gardé mon île et mes pressions de toujours
Des poids qui s'allègent avec le fil du temps
J'ai le temps pour trouver un éternel amour
Du genre de ceux qui ne durent pas qu'un temps

Mes racines repoussent avec les autres arbres
Jeune chêne déjà j'étais à la traîne
A l'âge vertueux j'eus du mal à croître
Avant d'être foudroyé par l'orage de misaine

Si les pousses se montrent timides
Je regarde avec espoir ces belles feuilles saines
J'ai rejoint de l'enfance quelques unes des scènes
Ayant déserté les plateaux arides

Dans la terre je puise ma pitance
Les arbres mes amis me couvrent de
 bienveillance
Je donne abri aux oiseaux nouveaux-nés
La forêt m'a prêté sa lisière dorée

Dans les montagnes proches j'observe les
 alpages
Le temps qui se meut sur son vent de nuages
Les bêtes qui crapahutent dans les champs de
 rochers
Avant d'être sous moi en habit de nuitée

Comblé chaque jour par ma progéniture
Qui développe des rameaux fabuleux
Dont j'envie parfois la solide ramure
Je la couvre encore des vils éclairs de feu

Un jour néanmoins ma voilure en miettes
Ne suffira plus à protéger la fluette
L'arbre descendant prendra alors ma place
Je m'en irai au Styx de guerre lasse

J'ai encore mémoire des épisodes vécus
Mes racines souffriront de nouveaux incidents
Mais planté dans le sol de la forêt du vent
Mon voyage s'achève sous le soleil nu

LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE

Second livre

2004 - 2006

I. INTRODUCTION

Je vais en ces lieux ouvrir le débat
De la reconstruction des pièces dispersées
Des miettes de l'âme partout éparpillées
Des lumières de jadis dans l'oubli de l'éclat

Je vais par des mots durs revenir à la source
Manger une nouvelle fois ma bouillie de lait
Bavant sur mon fantôme qui de dedans me
pousse
Parfois dedans le mur et dans des chemins laids

Oui, j'ai regardé dedans
Oui, j'ai regardé en face
La lie du bain bouillant
Qu'aucun passé n'efface

Alors bien sûr je pourrais ergoter
Me dire encore une fois qu'il n'est pas nécessaire
De remuer le passé comme je pense le faire
Qu'il vaudrait mieux tout oublier

Mais le passé est là dans mes actes spontanés
Si je ne le guette pas il s'insinue partout
Je veux le saisir pour le maîtriser
Et éviter ainsi d'être le jouet d'un fou

Il est clair qu'autrefois je penchai vers l'insanité
Je dois le reconnaître ayant fait face au pire
Je dois trouver la voie de mon vrai devenir
Et non pas en pantin me faire piloter

La démarche est basique tous comme le sont
tous les mots
Je n'ai jamais prétendu ruminer des poèmes
Me comparer follement aux grands noms que
j'aime
Cracher mes lettres mornes dans le même
tonneau

Mais aimant la rime et l'introspection facile
Je reprends mon pèlerinage vers Compostelle
Vers l'âme de ma personne sa part laide sa part
belle
Je suis clair en moi-même comme après un bon
deal

Enfin connaissant les chemins de déroute
Que d'autres autour de moi investissent à leur
tour
Je voudrais que perdure cette foi en mon doute
Qui face aux chemins faciles mime le sourd

Une ode bien maigrelette dans l'océan de mots
Un message d'espoir mais rien n'est jamais
acquis
Ni le bien ni le mal ni le mal en pis
Un symbole trempé dans le sang de mes maux

II. LA RECONSTRUCTION

Après avoir plongé dans le puits il faut en sortir
Rechercher dans l'abîme une solution à ses maux
Est une démarche malaisée encore teintée d'ado
Il me fallait immoler doucement l'obsession du
pire

La reconstruction est affaire de référentiel
On ne la bâtit pas dans l'espace commun
En optant pour ou contre les virages du chemin
Que tout le monde emprunte aux clones
matriciels

La reconstruction est une phase moins violente
Encore qu'elle ébranle les tréfonds de la personne
En moi sonnait l'alerte comme les cloches
bourdonnent
Quand les questions brûlaient en coupures
béantes

C'est une douleur lancinante que celle de
construire
Une douleur du doute qui creuse les sillons
De son venin poreux irrigant les bastions
Qui résistent et explosent dans les larmes et le
rire

Quand le doute est fait sien on apprend à garder
A faire la part la part des choses à rejeter aussi
Car le conflit s'épuise dans sa grande vanité
Le doute réduisant les trous de mon tamis

Reconstruire le soi c'est aller vers les autres
Comme nu sous le soleil comme un pur débutant
S'enrichir au contact des êtres rassurants
Ou trébucher sur leur sensibilité faite nôtre

La lutte contre soi et ses automatismes
Est au cœur de cette voie peuplée de coutumes
Foin des discours où transpire l'amertume
La lumière entre en nous par les faces du prisme

III. LES PIEDS DANS L'EAU

Un clone valencien me mate à l'eau
Tandis que l'ombre stipule et charme
Les délais de mes amours de Parme
Incarnés par le sol dans le caniveau

J'en oublie les promesses de la vilaine
Filleuses images aux toiles qui se tordent
En des succubes rouges avides de me mordre
Mes jambes s'ensanglantent aux orées de mes
veines

Sous la toile qui pend du monument aux fous
L'endroit de ma prière fut un temps carnassier
Les présents y pourrissent en un tourbillon roux
Dont les vapeurs fétides me font toujours tousser

Derrière les rideaux de feu pourpre et poisseux
La forme hantée tapie me regarde aux yeux
Je remballer mon regard dans ma poche infinie
Refusant de jouer le jeu des âmes punies

Encore une âme et ses clones vertueux
Encore une obole réclamée en silence
Les yeux nerveux de cette atroce violence
Qui pullule en les cœurs transpercés de pieux

Un clone valencien me mate à l'eau de feu
Mon parapluie azur me protège et je chante
Les louanges de glace de la charte bleue
Qui me lie à la mer dont les vapeurs enchantent

IV. LES DEMONS INTERIEURS

O tourment
Issu de mes démons
L'intérieur est un immense gouffre
Aux ombres sculptées dans le soufre
Dans les vapeurs de mes limons

A l'insu de moi-même je cherche encore à
creuser
Dans cette pâte molle un peu trop travaillée
Faisandée par la brise du temps et des glaciations
J'envisage de nouveau le doute comme fondation

Mais dans les doutes égrènent des poisons
malicieux
Coulant de l'alambic de mes rêves en liquides
visqueux
J'aurais voulu ne pas boire et ensevelir enfin
Ce goutte-à-goutte terrible aux parfums
assassins

Une fois claquées au sol sous forme d'impacts
flasques
Les liquides nauséux engendrent des démons
Réveillés du sommeil par la distillation
Qu'inconsciemment je cache derrière un jeu de
masques

Ils tournent se tordent et se moquent
Ils ricanent et dégueulent céans
Montrant l'acide au sol purulent et fumant
Que mes yeux ivres refusent en bloc

La moindre faille dans le contrôle me revoit à
l'asile
Le moindre faux pas peut m'être fatal
Je glisse sur les pentes létales
De leurs mares abjectes d'entrailles et de bile

D'un coup je ferme l'inconscient
Comme une dalle de plomb claquant dans un
bruit sourd
Je délaisse un moment mes démons un peu
gourd
Priant pour que passe le temps

V. LA COMPLEXITE DU MONDE

Dans la jungle humaine un jour je découvris
Des âmes torturées par l'écho des sirènes
Des esprits calfeutrés dans une grande peine
Où l'enfer récurrent s'offrait en seul abri

Dans la jungle humaine du monde complexé
Des êtres se targuant de phénomènes étranges
Insensibles à l'abstrait et portant aux louanges
Des dieux de pacotilles des croyances aliénées
Venaient par devant moi exposer leurs griefs
Sur un monde simpliste aux règles moins
 qu'humaines
Me faire la leçon par leur mesquine haine
Me chanter l'allégeance volontaire des serfs

J'en vins à me ouïr sur les principes des autres
Et sur les miens d'abord à rebours pervertis
Je doutais un peu plus quand gerbaient les aigris
De vrais discours moraux dignes des apôtres

Je sombrais dans l'alcool les drogues la poésie
Tentant vainement de m'attaquer à la prose
Pour comme eux condamner dans ma glose
Le souvenir déchu de mes rêves périss

Pourtant la cure vaine me montait à la face

Je voulais de leur monde effacer toutes les traces
Construire ma vision en dehors de leurs traits
Sortir de leurs carcans en balisant mes haies

Leurs discours sans saveur hantaient mon
quotidien
Générateurs de doute ils chargeaient mon espoir
Faisant douter du moi comme une peur du noir
Redevenu enfant je tremblais pour un rien

Puis l'éclair vint à l'aube d'une trouvaille
J'en voulus aux dieux morts de m'avoir laisser
choir
Au lieu de me parler depuis les urinoirs
Où les hommes ont laissé leur dépouille de paille

Oui ces dieux sourds à mon appel soudain
Où sont-ils maintenant que le monde est si grand
Que chacun ici bas pour un rien ne se vexe
De peur de voir fuir ses certitudes en vain

Pourquoi l'esprit des hommes qui n'a jamais eu
Autant de feux d'argent pour le faire bouillir
Se limite-t-il tant à un tel avenir
Fait de transgressions nases et d'espoirs déchus

Je tournai finalement le dos à ces comètes
Source de pleurs vains aux accents charognards
Je voulais couper dur ces fils de rires hagards
Couplés à leurs maîtres comme des marionnettes

Je ravivai les dieux ancestraux et païens
Pour passer un moment en leur compagnie

Profiter des mystères que leur aube maintient
Dans un nuage de stupre et de philosophie

Dans la jungle humaine à présent j'évolue
Évitant les néfastes évitant les obtus
Je jongle comme je peux avec l'incertitude
Dédaignant les principes de leur finitude

VI. UN GECKO COURT SUR LES PIERRES AFFLEURANT

Un gecko court sur les pierres affleurant
Dandinant du corps dans un corpus étrange
Surgi des âges sur la mouche dormant
Dans la chaleur du soir que rien ne dérange

De ses yeux en globe semblant tout à la fois
Regarder devant lui ainsi que sur les bords
La préhistoire est là jonchée sur un rebord
Du mur de ma maison placide et sans émoi

La proie descend dans l'estomac chauffé
Par les radiations du roc cerné de blanc
L'insecte bouge avant d'être digéré
Le plaisir en est plus ravissant

L'attaque fut foudroyante immédiate
Comme un morceau de temps tout à coup avalé
La tarante courante a des pouvoirs sorciers
Volant une seconde dans ses moindres attaques

Je loue la bête en tête et absorbe une gorgée
Souriant soulagé de n'être pas insecte
Si la mort de ses proies en rien ne m'affecte
J'aime l'idée de n'être pas gobé

VII. SAUVAGES PENSEES D'ESTHETE

Les sauvages pensées d'esthète
Perdues en cire d'oboles rondes
M'ont vrillé le long de la bonde
Des racines de joncs d'épithètes

Je jouissais sous les rôles sauvages
Des roux buissons saisissant mon regard
Au feu des courbes d'intenses bagarres
Frittant mon antre bleu de ses ravages

Subtilement une subite baguette
Chantée par une ondine au vol de soie
Me saisit de son cri d'alouette

M'éloignant de mes onguents d'émois
Je m'étends alors la bave sur la tête
Criblé de sauvages pensées d'esthète

VIII. OURAGAN

La vague rude de l'ouragan qui brise
Les étais de fonte en débris
M'enlève et m'enlise
Sous la vase d'eau de cris

Je m'embrune sous les algues tourbillonnantes
Quand les bulles ravies s'esclaffent
La tête en bas dans ma carafe
Où le vortex dissout les pentes

Perdu sous la meule liquide
Des vagues charriant et se choquant
J'échoue sur une plage livide
A demi nu comme un gisant

Animalcules d'écume en spirale
Vous chantez encore l'ouragan
Dont les sirènes brutales
Portent aux nues mes océans

IX. MUTATION

Ces sentences vides de sens et le flux
Des âges nomades m'enferment en ridicules
Je connus les affres du ridicule
Hérissé de poils à en être velu

J'ai combattu les détails contre des autours
Planant ptérodactyles de leurs doigts venimeux
Se posant sur mon crâne bavant sur mes
cheveux
M'envolant dans l'éther pour la grande chasse à
course

Au milieu du champ désert j'attendais la bataille
Seul contre un ennemi invisible
Je battis ma face risible
Et sur mon corps dessinai des entailles

Aveuglé par les lumières du jeu nocif
Réveillé un jour par le parterre de couleurs
Le contact de la chair absorba mes pleurs
Me plantant là comme un con sur l'esquif

Depuis le soleil m'irradie
Je ris de moi et de mes tragédies
Je ris des autres en empathie
Croquant mon bout de paradis

X. L'AMOUR FOU

J'aimerais être lyrique et je ne suis qu'en deçà
J'aimerais écrire des poèmes de cristal pour
l'évoquer
Survoler ces amas de mots insuffisants et fats
Faire fondre les glaciers en torrents serrés
Faire luire la mer noire d'un bleu des plus dorés

J'ai parlé de la haine si souvent que les phrases
Saines me manquent ainsi que le vocable
adéquat
Je croque des vers pauvres une nuit à la hâte
Afin de frôler les frontières des stases
De cet état étrange aux élans d'extase

Je croyais au passé avoir connu le don
Je courais comme un bleu devant mes illusions
Je souffris des années croyant vivre en passion
Je fis face au grand vide et connus le pardon

Puis je te trouvai par une lune éclipse
Tapie dans la montagne où le gel gardait
Une étrange demeure à l'allure de matrice
Une étrange maison qu'une foule habitait

J'ai depuis lors vécu à tes côtés
Longtemps désireux d'écrire sur toi

Mais trop prompt au passé aux vaines absurdités
J'ai repoussé longtemps cet hymne de l'émoi

J'ai tourné encore et encore ma plume
Sept fois dans la poche que tu me gardais là
Protégeant mes délires quand l'intérieur fume
Souriant de tes yeux dans les moments de rois

Un mystère est né il est dur de parler
J'ai appris que demain pouvait tout basculer
Emporté le torrent dans les affres passées
Je parle au présent de mon être aimée

Mystère ou bien miracle combien il est risible
De vouloir en sentiments placer des mots faciles
La formule en devient tout à coup trop ternie
Par le dépôt des mots spirale de vert-de-gris

J'ai parfois des bouffées de noir passé
Des hallucinations des moments où
Habité par un démon je deviens un peu fou
J'ai parfois des bouffées de noir passé

Solide pourtant s'est notre amour construit
Sans que quelque technique n'y ait mis du sien
Le fruit du hasard nous offre des vertiges
D'un futur potentiel incrusté en ton sein

Je chante ce destin provisoire ou durable
Ce présent merveilleux qui me fait voir trouble
Je nage à merveille dans ce monde aimable
Voyant les choses en face sans que l'on m'adobe

La confiance incrustée dans ce tamis d'airain
Fondu quand de mes bras je m'en vais te ceindre

XI. HAINE EN MIROIR

Je suis l'archange de ta destruction
Incompatibles âmes outrées par les relents de
l'autre
J'envisage sérieusement la sédition
Les vagues de fortune du tourment des passions
Les plis de ma gamberge qui à la gueule me
sautent

Je suis la condition de ton malheur
Et qu'importe l'amour qui coule dans nos veines
Le yin et le yang se poursuivent en sueur
Dans la violence des mots et dans l'atroce peur
Qui par moment éclate en tourbillons de haine

Je suis l'aurore de ta déchéance
Je masque tes pouvoirs par ma sainte défiance
Je suis le fou de la reine impuissante
Que tu frappes sans comprendre corrosive et
méchante
Je regarde les cieux meurtris de mon sang rance

La lune nous gouverne ainsi que les marées
Les violences nocturnes les cierges atomisés
Les runes du passé nous pètent à la face
Les sales vilénies nous servent de menaces

La nuit est la honte de nos âmes piteuses
Tu me nuis je te nuis c'est la haine en bloc
Chaque mot échangé est une arme vicieuse
Adressé à l'autre retranché sous ses rocs

Je suis l'âme de tes faiblesses
Je te les compterai comme la mort les côtes
Je vomirais les douleurs de la mort
J'exhiberai tes blessures et tes torts
Hurlant sous la pleine lune le chant de toutes
mes fautes

Ensemble consumés nous périrons
Attaqués par les vices qui nous tordent de haine
Ton poignard assassin m'ouvrira les veines
Et je te maudirai moi le sale larron

XII. EPILOGUE, SUR LE CHEMIN DES ASTRES

Sur le chemin des astres
J'ai poursuivi les planètes
Et les chimères

Sur le chemin des astres
J'ai poursuivi l'orée
De la poussière

Sur le chemin des odes
J'ai chanté la noirceur
Et les sons graves

Sur le chemin des odes
Tapi dans l'intérieur
Au dedans des entraves

La tête me mena bien des fois
Sur des sentiers sans fin
Dans l'errance aride d'un moi
Miroir des matins

J'ai le monde en moi
Un monde qui tournoie
Un monde qui se bat
Un monde sans émoi

Ce monde est fait d'images
Qui d'un coup sortent de moi
Que je vois en mirages
Dissipant les entrelacs

De cette décantation
Peu de choses sortent
Et pourtant tant de choses sont sorties
Tant que je suis comme vide

C'est alors que le vide appelle
Le plein de la tutelle
Je sens enfin en moi
La plénitude du soi

Mes masques sont autour
Fidèles moules de réactions
Je choisis d'en garder
Quelques uns mais pas tous

J'ai eu l'envie de prêcher
Je l'ai toujours un peu
Mais au moment de prêcher
Je vois les regards alentour
Clos comme les yeux de nouveaux nés
Je souris alors et dis « paix »

Dans le vent des dunes je souris
Car je ne contemple plus ces souvenirs
Je m'emplis de ce monde jamais tari
De ces larmes d'azur du plus grand émir

Conscience de soi et conscience de rien de soi

Car le contact avec lui est au plus haut de
l'échelle
J'ai soif de ce vin qui court en moi
M'invitant à trinquer aux couleurs éternelles

Ami qui cherche et cherche avec tes livres jette
Tes mots dans des bacs pour en jeter les formes
Les lettres noires sont muettes
Et ta pensée déforme

Les portes de ton cœur s'ouvrent doucement
Tu as peur c'est normal de ce que tu vas y voir
Rester bien au chaud dans une tour d'ivoire
Ne pourrait forcer les rires autrement

J'entends au loin les oiseaux qui acquiescent
Ils chantent l'orée du prince et l'arrivée du vin
Ils hantent les nuées de leurs chants en liesse
Spontanés et vivants comme la chaleur d'une
main

Les murs d'ici bas ne sont rien tu le sais
Mais tu n'as pas détruit les murs de raison
Qui t'enserrent en contraignant les chants de la
maison
Habillant les espaces d'un quadrillage parfait

O perfection de l'esprit tu es un doux mirage
Plus que mirage tu es une vraie erreur
La perfection c'est lui, l'ami de ton cœur
Le guide de toujours dont les pas sont si sages

Perfection tu mens à la raison

La raison aussi te ment à loisir
Tu cherches des nouveaux moyens de mentir
Pour cacher cette errance où tout se vaut
 toujours

On dit « tout est pareil » -- c'est faux
On dit « rien n'a d'importance » -- c'est faux
On dit « tout est vain » -- c'est faux
La vanité est notre qualité mais pas la sienne

Ce chemin est le tien, pas le mien
Pourquoi voudrais-tu me contraindre
Tu ne le peux pas mais ne comprends pas que tu
 ne peux pas
Tu penses que comme le roseau en toi je peux
 plier

Or je ne plie que devant mon ami
Que devant la coupe qu'il me tend parfois
Avide de l'ivresse je tends mes deux mains
Paralysé de plaisir devant ce doux nectar

TABLE

Préface	5
LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE	9
I. Introduction	11
II. Un paysage abstrait	15
III. Mon purgatoire	18
IV. A la recherche du concept	19
V. Je refuse	22
VI. A l'approche des autres.....	24
VII. Les pensées diaboliques.....	26
VIII. Fantaisie	28
IX. Le modèle	30
X. Après le combat	32
XI. La personnalité de l'artiste	34
XII. Les pièges des succubes	37
XIII. L'incomplète représentation	39
XIV. Une nouvelle mue	42
XV. L'abîme	46
XVI. Le besoin d'expérience	48
XVII. L'attente	50
XVIII. Le miracle	54
XIX. La liturgie du couloir	56
XX. Voyages	58
XXI. Epilogue	64
LE VOYAGE PHILOSOPHIQUE	71
I. Introduction	73
II. La reconstruction	75
III. Les pieds dans l'eau	77

IV. Les démons intérieurs.....	79
V. La complexité du monde	81
VI. Un gecko court sur les pierres affleurant	84
VII. Sauvages pensées d'esthète.....	85
VIII. Ouragan	86
IX. Mutation	87
X. L'amour fou	88
XI. Haine en miroir	92
XII. Epilogue, Sur le chemin des astres	94
TABLE.....	99